

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

Vol I.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

N° 22

MONTREAL, 15 NOVEMBRE 1899



LA PETITE REVUE



Economie Politique et Sociale
Littérature—Philosophie—Sciences—Arts

RÉDIGÉE EN COLLABORATION

SOMMAIRE DU N° 22

PRIX
—
Le Numéro
3 cts

Amélioration — La supériorité anglaise —
La Sainte Église — Intervention pontificale
—Petit incident—L' "Oncle Paul"—La for-
tune du Pape — Une pierre dans la mare —
Correspondance—"Panem et Circenses"—
Etc.—Etc.

ABONNEMENT
—
Par Année
75 cts

TOUTE CORRESPONDANCE ayant rapport à la RÉDACTION et à l'ADMINISTRATION
doit être adressée à LA PETITE REVUE, Boîte de Poste 2177

ALPH. PELLETIER, Imprimeur-Éditeur, 36, rue St-Laurent, Montréal

Téléphone Bell . Main 2256

LA PETITE REVUE

ECONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE, LITTÉRATURE, PHILOSOPHIE,
SCIENCES ET ARTS

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Vol. I

MONTREAL, 15 NOVEMBRE 1899

N° 22

AMÉLIORATION

A partir du 1^{er} janvier, LA PETITE REVUE va revêtir une nouvelle toilette pour entrer dans sa deuxième année.

Un an d'existence, c'est bien peu comparé à l'éternité, mais pour une publication comme la nôtre, en butte aux calomnies des uns, à la rage des autres, aux attaques perfides du bas clergé, et aussi du haut, sans compter le tiers-ordre, les bonnes femmes et les illettrés, un an d'existence sans souci sinon prospère, c'est une preuve de vitalité et un sérieux indice de longévité. Les feuilles éphémères, dont la défunte et insipide *Cécile* est l'éternel prototype, passent comme un essaim de mouches bourdonnantes, sans laisser d'autres traces que des colonnes de chiffres non balancés dans les livres d'une quantité de fournisseurs, et cela en dépit de leur orthodoxie. C'est que les messieurs prêtres ne paient qu'avec des indulgences; mais cette singulière monnaie, précieuse pour eux, n'a cours ni chez les marchands de papier, ni chez les typographes, ni chez les plumitifs, ni chez les mercenaires de toute espèce dont les services sont réclamés par les pieux journaux. C'est fort beau d'être attaché opiniâtement à une cause, mais cet attachement demeure stérile si le concours des amis ne se manifeste que par des approbations verbales.

Enfin, respect aux morts. Ne tirons pas vanité de notre bonne santé, et louons le Seigneur, sans la volonté de qui rien n'arrive, pour la grâce qu'il nous accorde de vivre sans inquiétude et de pouvoir ainsi faire quelque bien à notre pays et à nos frères en démasquant la cupidité, l'orgueil ou les trahisons de tous les parasites qui s'attachent à notre laborieuse société.

Donc, à partir du 1^{er} janvier 1900, LA PETITE REVUE parviendra à nos lecteurs sous une couverture illustrée artistement et en couleurs. De plus, nous ajouterons 8 pages à notre publication. Ces huit pages, qui seront encartées dans la revue, auront une pagination spéciale, de façon à pouvoir former à la fin de l'année un volume à part. Dans ce supplément, exclusivement littéraire, nous ne reproduirons

que des morceaux absolument purs au point de vue de l'art, que, suivant les circonstances, nous accompagnerons de courtes notes ou de commentaires. Sans cesser de respecter nos lecteurs, nous ne les noierons pas dans les fades banalités si chères à nos confrères. Nous nous adressons à la classe instruite, non pas aux petites filles.

Cette amélioration de LA PETITE REVUE en attirera d'autres, nécessairement. Nous serons heureux de pouvoir les accomplir le plus tôt possible.

Comme conséquence de cette réforme progressiste, nous augmenterons insensiblement le prix de l'abonnement annuel, que nous porterons à \$1.00 au lieu de 75c. Nous comptons, comme par le passé, sur le concours efficace de tous les hommes de bonne volonté et de tous les hommes de progrès.

L'ADMINISTRATION.

LA SUPÉRIORITÉ ANGLAISE

La supériorité anglaise a, de tous temps, été exaltée... par les Anglais.

Comme en ce moment ces messieurs sont fort occupés à enterrer leurs morts, à compter leurs blessés et à décompter leurs prisonniers, nous allons nous substituer à eux, pour un jour, et passer la revue de cette supériorité dont ils sont si sottement orgueilleux.

D'abord, en quoi consiste cette supériorité ?

En commerce ?

Quelle dérision !

Autant dire que la supériorité du chameau est constituée par sa bosse ; celle de l'âne, par ses oreilles ; celle de la taupe, par sa cécité.

Le commerce anglais n'est pas une qualité acquise, c'est une nécessité absolue. Le commerce est à l'Anglais ce que l'eau est au poisson. Sa supériorité, ou du moins sa qualité réelle, serait de se suffire à soi-même et de laisser les autres en paix, au lieu d'intriguer sans cesse pour arracher aux nations ce qu'il lui faut pour vivre ou pour briller.

Que deviendrait l'Angleterre sans les blés américains ? Il n'y aurait plus de tartines pour ses enfants. Sans les orges françaises, comment les fils d'Albion se gorgeraient-ils d'ale, de porter et de whiskey ? Comment, sans le concours des beurres et des œufs de même provenance, pourrait-elle confectonner ses patriotiques puddings ? Comment, sans les oies et les dindons que la France lui cède contre argent sonnante, la pauvre Angleterre pourrait-elle célébrer la traditionnelle Christmas ?

Le commerce ne constitue une supériorité que chez ceux qui ven-

dent l'excédent de leurs produits, non chez ceux qui sont obligés de dépenser toute leur activité au profit de leur ventre.

Alors, est-ce la marine anglaise qui constitue la supériorité britannique ?

Si la quantité doit primer la qualité ; si le nombre des vaisseaux et leur tonnage forme une supériorité, l'Angleterre a la palme ; mais s'il s'agit des vaisseaux de guerre, destinés à faire respecter par la force des armes le haillon brodé où s'étale le léopard britannique, cette supériorité est bien douteuse. Qu'on se rappelle à cet égard le discours prononcé, il y a trois ans, par lord Wolseley devant la Chambre des lords.

“ La plupart de nos vaisseaux, disait-il, sont à trois ponts, non protégés et pour ainsi dire incapables de quitter le port où ils sont ancrés.”

Est-ce par son armée que la fière Angleterre domine les nations ? Non, encore, car l'armée anglaise n'est guère composée que de “ peaux vendues ” non exercées, non liées par les nœuds d'une ferme discipline, et, de plus, comme nombre, cette armée n'égale pas, en temps de guerre, la moitié de l'armée française, ou russe, ou allemande en temps de paix.

C'est donc dans les sciences ou dans les arts que l'Angleterre brille d'une façon si éclatante ?

Hélas ! quels sont les peintres, les sculpteurs, les musiciens, les savants, les philosophes du vieux ou du nouveau continent qui vont terminer leurs études à Londres ? Et de quel homme un peu remarquable l'Angleterre peut-elle se réclamer, qui n'ait pas été couronner ses études par un séjour à Paris, ce pur foyer de tout savoir ?

Alors, si ce n'est ni par son commerce ni par sa marine, ni par son armée, ni par ses grands hommes que l'Angleterre accuse sa supériorité, est-ce donc par la suprématie qu'elle exerce sur le monde entier ?

Il est certain que si cette suprématie existait elle placerait l'Angleterre au premier sang, attendu que la suprématie n'appartient qu'aux peuples supérieurs, et que la supériorité d'un peuple réside dans sa richesse naturelle et dans la diffusion du savoir de ses enfants.

Or, cette suprématie n'est reconnue, ou plutôt n'est proclamée que par les Anglais. Où donc est-elle cette suprématie de l'Angleterre ? Est-ce en Europe ? Est-ce en Amérique ? Est-ce en Asie où elle a tant d'intérêts ?

Examinons.

En 1884, la France s'empara du Tonquin, région immense et riche touchant à l'empire chinois. L'action des Français et leur prise de possession ne pouvait que causer du tort à l'Angleterre. Aussi protesta-t-elle. Mais elle dut s'en tenir aux protestations stériles.

Ce n'est pas là un signe de suprématie.

En 1895, les États-Unis se mêlèrent de la question de la délimitation des frontières du Vénézuéla.

L'Angleterre fit entendre un long grognement ; mais lorsqu'elle vit que l'Oncle Sam retroussait ses manches, elle devint muette, sourde, aveugle et soumise.

Là, encore, la suprématie anglaise ne s'est pas fortement accusée.

Plus récemment, l'Allemagne s'adjugea, en Chine, Kiso-Chan et la province de Shang-Thung. La Russie prit la Manchourie et Port-Arthur. La France planta son pavillon sur Kwang-Si et sur la plus opulente partie de Kwang-Thung.

L'Angleterre fit une formidable campagne de presse, suivie d'une démonstration navale. Mais quand elle vit que les vaisseaux ennemis préparaient le branle-bas, elle les salua en souriant et se retira avec gravité.

Sa suprématie ne s'est donc pas encore manifestée à cette occasion.

Il y a un an, toutes les fanfares de la Grande-Bretagne embouchèrent leurs bonnes trompettes et sonnèrent aux quatre points cardinaux la prise de Kartoum par les troupes anglaises.

Le lendemain on apprenait tout simplement que les Français occupaient Fashoda, situé à 400 milles plus près des sources du Nil.

L'Angleterre, confuse d'avoir été distancée par une expédition composée de braves, qui faisaient plus de besogne que de bruit, profita du moment où la France traversait une crise terrible pour faire ses habituelles rodomontades. Les diplomates français, pleins de sagesse et jugeant que l'enjeu ne valait pas la partie, firent les concessions qu'on leur demandait.

Notons en passant qu'à n'importe quelle puissance et à n'importe quelle époque, la France aurait agi de même. D'une simple discussion diplomatique, courtoise seulement du côté de la France, l'Angleterre arrogante fit une victoire. C'est cependant la France qui l'a remportée la victoire, et sur son amour-propre encore, ce qui est plus glorieux certes que de l'avoir remportée sur les Anglais.

Nous ne parlons pas des protestations de l'Anglais au sujet de la solution du conflit sino-japonais, au sujet de Madagascar, au sujet des concessions de voies ferrées faite par la Chine à la Russie, ni de toutes les autres causes qui font protester l'Angleterre. Elle proteste toujours la protestante Albion. Mais là se borne sa supériorité.

Lorsque des paroles elle veut passer aux actes, ses campagnes sont des désastres pour elle et des sujets de risée pour les peuples pondérés et raisonnablement patriotes.

Le coup de pied au derrière que vient de recevoir l'Angleterre, et les taloches qu'elle recevra encore si elle persiste dans la guerre criminelle qu'elle a entreprise au Transvaal, constitueront dans l'histoire

sa seule supériorité. Jamais, en effet, l'outrage, la cupidité et la mauvaise foi d'une nation n'auront reçu une plus salutaire et plus complète leçon.

C'est par la profondeur de la chute que l'on établira désormais la supériorité de l'Angleterre.

Ainsi soit-il.

GALLI.

UNE INTERVENTION PONTIFICALE

Une dépêche de Vienne, en date du 8 novembre, publiée par *La Patrie*, dit que :

“ Les cours d'Autriche et de Belgique cherchent à empêcher le mariage de la princesse royale Stéphanie au comte Lonyay de Hongrie, qui doit avoir lieu le 22 novembre. Sa Sainteté Léon XIII aurait donné instruction à son nonce, résidant à Bruxelles, de ne pas bénir leur union. Le roi Léopold a menacé de renier sa fille et de lui refuser sa pension annuelle, mais la princesse s'en moque.

“ Bien que la princesse soit une fervente catholique, on doute que l'intervention du Souverain Pontife produise l'effet désiré.”

Il y a quelque désaccord entre cette dépêche et les journaux belges, antérieurs à la date du 25 octobre. Ces journaux, en effet, laissent sérieusement supposer que le mariage est un fait accompli, et que l'empereur d'Autriche, beau-père de la princesse, sert à sa bru une rente dont elle peut d'ailleurs fort bien se passer.

Mais ce n'est pas ce minuscule point d'histoire contemporaine qui attire notre attention. C'est la monstrueuse intrusion du pape dans cette affaire, intrusion si peu évangélique que, pour un peu nous dirions qu'elle frise le crime. Pour le moins, elle est superlativement scandaleuse, puisqu'elle pousse deux êtres raisonnables au concubinage forcé.

De quel droit le “ doux vieillard ” si cher à Firmin Picard, met-il le nez dans les affaires de cœur de la princesse Stéphanie, qui est majeure depuis une vingtaine d'années, et veuve d'un prince autrichien, mort dans des circonstances assez ténébreuses pour faire croire à un suicide. De quel droit s'oppose-t-il au mariage d'un homme raisonnable et honnête, riche, noble et aimant. Qu'est-ce que ça peut bien lui fiche que ces personnes honorables se marient ? Si encore il agissait paternellement, comme conseiller des deux familles, en faisant des remontrances aux fiancés mûrs, on respecterait ses avis comme on respecte d'ordinaire tous ceux qui viennent d'un vieillard. Mais non, il met son *veto* et il défend à son nonce de bénir l'union projetée. Ce qui veut dire que nul prêtre catholique ne doit consacrer ce mariage.

Supposons un brave homme quelconque, père d'une jeune fille enamourée d'un gredin. La pauvre fille ne veut pas entendre raison. L'autorité paternelle clairvoyante ne peut triompher de sa passion déraisonnable. Mais la fille est pieuse, soumise d'avance aux décrets infailibles du continuateur de Pie IX. Le père alors s'adresse au pape et le supplie d'intervenir afin d'empêcher de grands malheurs. Savez-vous ce que répondra le Saint-Père ?

Zut !

Mais il s'agit de satisfaire les caprices ou les tyrannies de deux têtes couronnées, oh ! alors, la complicité pontificale ne fera pas défaut, en échange, bien entendu, d'un cadeau royal et d'une impériale reconnaissance.

Non, vraiment, le rôle de Cassandre ne va pas au Saint-Père... à moins qu'il ne lui aille trop bien.

PETIT INCIDENT

Nos grands journaux ont rendu compte de l'assemblée politique qui a eu lieu à St-Vincent-de-Paul, mais ils ont omis un détail piquant et instructif. Nous allons réparer l'oubli probablement volontaire de ces messieurs.

Les organisateurs de cette démonstration avaient retenu la grande salle du collège des Frères maristes, moyennant finance, naturellement, car quoique le collège ait été construit par les citoyens de St-Vincent-de-Paul, au profit des chers frères qui ne travaillent pas pour rien, il faut que les véritables propriétaires payent pour entrer chez eux. C'est dans l'ordre.

Or, donc, la salle était payée et la personne chargée de négocier cette petite opération avait le reçu en poche. La veille au soir, le 27, une idée géniale traversa la cervelle de notre digne archevêque, et il téléphona au curé pour lui défendre de laisser entrer les citoyens dans la salle du collège, bien que cette salle ait été construite spécialement pour les assemblées publiques. Mais ni l'archevêque, ni le curé, ni les frères, ni le diable n'étaient assez puissants pour empêcher la réunion d'avoir lieu.

Profitions de l'occasion pour rappeler à nos lecteurs que l'église et le collège de St-Vincent-de-Paul viennent de recevoir un bienfait appréciable du gouvernement, qui a permis à ces deux établissements de puiser l'eau à la prison, la localité n'ayant pas d'aqueduc. La reconnaissance des gens d'église ne vaut pas cher.

C'est égal, Mgr Paul a fait un joli pas de clerc !

“ PANEM ET CIRCENSES ”

“ Du pain sec du moment que l'on aura des jeux de sport, ” telle semble être l'ambition de notre population. Une fois de plus, cette navrante vérité a éclaté dans la soirée de jeudi. Il s'agissait de deux faibles femmes classées parmi les hommes forts.

Ces deux femmes s'étaient lancé un défi.

Il ne s'agissait pas d'accomplir un travail de dentellières, de faire assaut de grâces, de mignardises, de séductions, ni même de propreté. Il s'agissait seulement de poids de fonte, lourds, très lourds, que ces dames devaient lever, ou plutôt soulever, dans des postures forcément disgracieuses et au prix d'une profusion de sueur qui aurait pu *engraisser* une semaine durant, tous les tyrans pompeurs de cette proverbiale sécrétion populaire.

Or, donc, Melle Lablanche et Mme Cloutier étaient aux prises.

Melle Lablanche est américaine et ne comprend pas un mot de français. C'est une jeune femme de 25 ans, aux proportions chères à Rubens. Elle pèse le poids modeste de 240 livres. Elle a la voix douce d'un enfant, un grand sang-froid, et semble posséder une éducation plus relevée que sa profession. A la voir en tenue de ville et à l'entendre, on se croirait en présence d'une timide fiancée.

Mme Cloutier a 30 ans. Elle est svelte, plus grande que sa rivale et d'un poids normal qui doit osciller entre 130 et 140 livres. Elle parle avec volubilité, d'une voix rauque, et s'excite jusqu'à la colère avec une déconcertante facilité. Autant le masque de la première est placide et doux, autant celui de la seconde est tourmenté et rude.

Voilà nos deux amazones aux prises.

Nous ne détaillerons pas les phases de ce tournoi fatigant et vulgaire. Pour ceux que la chose peut intéresser, nous dirons seulement que la victoire est restée à Melle Lablanche, avec une supériorité de 30 points, parce que Mme Cloutier abandonna la lutte avant le dernier exercice.

Rien de tout cela ne peut intéresser nos intelligents lecteurs. Aussi nous serions-nous dispensé avec plaisir de faire même allusion à un genre de spectacle où la force animale seule est en jeu, si nous n'avions pas trouvé, dans l'enthousiasme délirant ou dans la colère des spectateurs, matières à des réflexions fort tristes.

En effet, la foule, parmi laquelle se trouvait beaucoup de femmes et de jeunes filles, s'est passionnée sans mesure pour cette exhibition d'efforts et de grimaces. Il est incontestable que Mme Cloutier est plus forte que Melle Lablanche ; mais il est non moins incontestable que les conditions du concours ont été mieux remplies par cette dernière, et que la décision des juges est conforme à l'équité et à la vérité. Seulement, l'assistance n'a pas partagé cet avis.

Pourquoi ?

Parce que Mme Cloutier, à la fin de la représentation, s'est avancée à la rampe en agitant un drapeau tricolore et en criant :

— " Les *Canayens* sont toujours champions ! "

L'amour-propre, l'orgueil national éveillés, on hurla à l'injustice et une attaque d'épilepsie générale secoua la foule. Les femmes criaient plus fort que les hommes ; elles se démenaient comme des possédées, sans souci pour l'équilibre de leurs chapeaux empanachés.

C'était hideux !

Et nous sommes sorti navré, nous demandant avec tristesse combien de personnes, de femmes surtout, auraient répondu à l'appel d'une femme de bien, les conviant gratis à une conférence instructive sur les devoirs de l'épouse ou de la mère, sur les moyens d'alléger les charges de la vie conjugale, sur les procédés les plus convenables pour l'amélioration de la vie commune, l'augmentation du budget ménager et la perfection de l'éducation des enfants.

Bah ! on ne perd pas son temps à de pareilles fadaïses. M. le curé est là pour diriger les ménages et il s'y connaît mieux que quiconque. Parlez-nous de deux femmes se déséquant et se regardant comme deux dogues irrités. Voilà qui est élevé, qui est beau, qui est propre !

Parlez-nous surtout d'une *canayenne* qui lève 554 livres ! Voilà qui fait trembler la fibre patriotique. Voilà qui est superbe. Voilà qui excite les masses au point de pousser le voisin à gifler la voisine si elle n'est pas de son avis.

Hourra pour nous autres !

L'*Indépendance Belge* du 27 octobre publiait l'information suivante :

" Le prince Victor Napoléon a assisté mercredi à l'inspection des troupes d'artillerie et d'infanterie en tenue coloniale, prêtes à partir pour l'Afrique du Sud.

" Le prince était accompagné du secrétaire privé de la Reine et d'un attaché militaire."

Il doit s'y connaître, le prince Victor, en troupes prêtes à se rendre. N'est-il pas le neveu de celui qui a livré à l'Allemagne 80 mille hommes à Sedan ?

Il est vrai que son cousin Louis s'est fait tuer au Zululand, mais il ne semble nullement disposé à l'imiter. Il préfère la société des noceurs, le prince de Galles battant la mesure, à celle des pauvres bougres qui vont là-bas se faire casser la gueule. La sienne est trop précieuse. Pensez donc, une gueule de pseudo empereur.

LE DÉMON

Quand l'Africain, voisin des Boërs, voit l'ouragan détruire la maison et l'éclair fracasser le tronc des chênes séculaires, il se dit : l'éclair et l'ouragan sont des esprits mauvais, car ils tuent la vie.

Mais quand l'homme des plaines et des forêts se baigne au clair soleil qui mûrit le blé et fait pousser les bourgeons, il est bien persuadé que le soleil est un être tout de bonté, ennemi du malheur, et il croit avoir expliqué l'inconnu quand il l'a personnifié.

Et c'est ainsi que l'homme crée ses dieux. C'est ainsi qu'il crée ses démons. C'est ainsi que les Hellènes placèrent dans leur Olympe une république d'immortelles divinités, en tous points semblable à l'organisation étatique grecque, fruit d'une évolution humaine. Et Satan, cette création chrétienne, mélange d'éléments mythiques, fils d'Ibrahim le Perse, croisement des passions de Cerbère, avec la malignité des feux follets et la lourdeur des géants nordiques, déformé encore par la conception matérielle et spirituelle des gnostiques et l'imagination à antithèses qui caractérisa saint Augustin, vêtu enfin de la défroque de Pilate, de Néron et de Mahomet, — Satan n'est point tombé du ciel et jeté dans le gouffre, ainsi que le raconte au chapitre XX l'auteur de l'Apocalypse. Satan a surgi de l'abîme de l'âme humaine.

La splendeur du Christ, dieu d'amour, a obscurci les rayons de celui qui portait la lumière, comme le dit son nom : Lucifer. Pour que Dieu se sacrifie au bonheur de l'humanité, il faut que le mal fut bien puissant, et le sombre spectre de Satan a grandi encore dans l'imagination des hommes. Et, chose singulière, Christ terrasse Satan, et jamais être n'inspira plus de terreur que quand il eut trouvé son vainqueur. Tout ce qui n'était pas chrétien devint satanique, et c'est ainsi que le vaincu de Dieu fut adoré comme Jupiter et Junon, qu'il commanda sur le trône avec les Césars, et monta au Capitole avec les triomphateurs. Diane et Minerve ne sont point mortes avec le monde païen. Elles ont revécu dans l'enfer des chrétiens. Vénus, plus belle encore que comme diablesse que comme déesse, inspira des passions inextinguibles, et c'est dans ses bras que Tannhäuser oublia le Christ et le salut éternel. Les Barbares descendirent du Nord, et Loki, et Fenrir, — et les elfes et les gnômes et les sylphes dansèrent avec les Vénus romaines la sarabande infernale.

Le riche moyen âge apparut et étendit sur l'humanité son voile d'idées sans audace et sans envolée. Le démon, que les hommes s'étaient créé dans leur imagination craintive, vit sa puissance grandir à l'ombre des cathédrales, dans le silence des cloîtres, dans les tristes des manoirs, dans la pauvre cellule de l'alchimiste, dans les pro-

fondeurs des forêts mystérieuses où le magicien coupe les baguettes ensorceelées, dans le sillon où le serf affamé semait le blé du maître et cultivait, à l'instar de l'ange déchu, le germe de la révolte.

Nous sommes les pauvres esclaves de nos propres créations.

Les païens avaient sacrifié au héros, l'homme promu au rang des dieux, mangeant, buvant, faisant l'amour à notre façon, infidèle et cruel.

Les chrétiens sacrifient au Dieu devenu homme, Christ en théorie, Jéhovah en réalité, — Christ qui laisse ses frères, les pauvres, mourir de faim, et Jéhovah qui permet que M. Chamberlain lui rappelle son rôle judaïque de dieu des batailles.

Homme-dieu, Dieu-homme ! Nous ne dominons pas notre produit. C'est notre produit qui nous domine.

Autrefois, le producteur consommait son propre produit. Aujourd'hui, nous ne le consommons plus, nous l'échangeons. Notre produit est devenu marchandise. La marchandise est une valeur, représentée par de l'argent. Nous échangeons en vue de l'argent, car l'argent incorpore toutes choses ; il reflète la valeur d'une multiplicité de marchandises. Et quand nous en sommes privés, nous risquons fort, au milieu d'une production gigantesque, décuplée et centuplée, de mourir d'inanition.

Nous avons donc créé notre tyran. Nous sommes comme Prométhée, sculpteur de Pandore. La statue inerte, sous le baiser de l'artiste, se meut à la vie. Et, malheur ! elle se sert de ses bras divins pour étouffer son père.

A 3 p. c. nous commettons des vilenies. A 5 p. c. nous causons la ruine de nos concitoyens. A 10 p. c. nous déprimons lentement toute une race d'êtres humains. A 25 p. c. nous tuons et nous assassinons, nous devenons irresponsables, et, comme le dit Platon, " sans le vouloir, l'âme se prive de vérité." Au plus profond du cercle infernal d'iniquité, nous osons parler de justice, comme ces êtres dont parle Swedenberg, et qui, au milieu des affaires du Tartare, se croyaient au séjour de bien-heureux et chantaient des louanges en l'honneur du ciel.

La religion chrétienne a condamné le démon parce qu'il voulait connaître le bien et le mal. Et quand l'esprit scientifiques'est réveillé avec la Renaissance, et que l'humanité a découvert dans le mobile qui avait guidé Satan sa propre soif de connaître, elle a absous celui que les prêtres avaient calomnié. La recherche du bien et du mal a créé le doute, et le démon est devenu le père de la science. Et encore une fois le rejeton a tué le père. Les enfants ont dévoré Saturne : la science a tué le diable. Comme dit Gœthe, nous nions à notre tour l'esprit de négation. Et là, où l'imagination populaire n'a pu se plier à cette injonction scientifique, le démon s'est métamorphosé en " bon

diabole," jusque dans le proverbe qui cristallise la sagesse expérimentale des nations.

Nous ne craignons donc plus le diable-tyran, le monstre dominant les événements de tout un siècle. Napoléon repose au Panthéon.

Huysmans dit quelque part, dans *Certains* : " L'idée de frayeur pour le monstre s'est plutôt portée maintenant sur les infiniment petits. Nous ne sommes plus effrayés à la vue du monstre immense, mais du petit monstre."

M. Chamberlain n'est pas un César. Il n'est que l'exécuteur des hautes et basses œuvres d'une multitude d'intérêts divers, un chargé d'affaires financières qui, au besoin, serait remplacé dans la société anonyme et irresponsable par un autre administrateur délégué, bureaucrate qui calcule le pour-cent que rapporte 10,000 Anglais tués et 20,000 Boërs massacrés, petit monstre rapace, commandant, commandé et commandité.

Sans M. Chamberlain, la guerre n'en aurait pas moins éclaté, car l'or, au dire des poètes omniscients, est plus puissant que Wotan lui-même, le père des dieux et des hommes, et le créateur du monde. L'or, disent les croyants, a fait déchaîner les Furies de la faim, les Furies de la maladie, les Furies de la mort, Kephu, Kagura, Pretraya, Yama et Azraël. Et par la grâce de la presse, nous avons vu les Furies de l'illusion même pervertir la réflexion des âmes simples, qui, aujourd'hui, dans les rues de Londres, acclament de futurs égorgeurs.

Tels nous sommes, dominés par nos propres créations, commettant de telles folies que nous nous demandons si le philosophe allemand n'avait pas raison de dire que nous n'existons pas, que nous sommes dans la vie le jouet d'une singulière illusion.

A la porte de Notre-Dame de Paris, il est une gargouille, tête de démon animalesque et hideux. Mais entre les cornes du monstre chaque année, un oiseau vient pondre ses œufs et couvrir ses petits.

Espérons aussi qu'un jour, au-dessus du symbole du mal, planera l'amour de l'humanité, victorieuse d'elle-même.

ERASME.

Pendant que le prince de Galles fête son anniversaire et se fait offrir de riches cadeaux, les soldats anglais se font trouser la peau en Afrique.

Pendant que le prudent prince de Galles, entouré de sa prudente famille, boit du champagne de haute marque en prenant connaissance des dépêches désastreuses du Transvaal, le président Krüger, chef d'état idéal, bénit ses 50 petits enfants, dont le plus jeune n'a pas 13 ans, qui vont combattre pour la patrie menacée.

L' " ONCLE PAUL "

Puisque le président Krüger est à la mode, pourquoi ne publions-nous pas, comme tant d'autres, quelques anecdotes plus au moins authentiques sur le personnage ?

Comme tous ses compatriotes, l'éducation familiale fut pour lui aussi rude que rudimentaire. On lui apprend à tirer juste, à économiser ses munitions et à louer le Seigneur. Le reste de ses connaissances fut puisé ailleurs.

Lorsqu'il n'était encore qu'un gamin, ne pouvant participer utilement aux travaux de la ferme, son père l'envoyait à la chasse. C'était sa mission journalière de fournir deux pièces de gibier pour la table de la famille et des travailleurs agrestes. Seulement, ces deux pièces de gibier devaient être bien ajustées par le chasseur, attendu que son père ne lui accordait que deux cartouches par jour. Chaque fois qu'il avait manqué une pièce, ce qui était rare, il pouvait tenter de la prendre à la course ou au vol et à coups de pierres, car son père, implacable, l'envoyait coucher sans souper lorsqu'il n'apportait pas sa part de pitance.

Ce genre d'éducation ne conviendrait pas aux chers enfants qui se destinent aux professions libérales, notamment à la prêtrise, mais elle convient parfaitement aux jeunes Boërs, destinés, jusqu'à ce qu'ils mettent fin à une suzeraineté trop onéreuse, à se trouver en butte à des attaques brutales et renouvelées. Grâce au procédé du père Krüger, procédé dont l'usage est général, paraît-il, les jeunes Boërs, dès 12 ou 13 ans, ont acquis l'adresse, la robustesse et l'esprit d'économie qui constituent les qualités les plus précieuses chez qui sont destinés à défendre leur foyer par les armes.

Le président Krüger est le plus dévot de ses dévots sujets. C'est lui, le plus souvent, qui fait les frais du prône. Il paraît même qu'il est fort éloquent.

Sa récréation favorite est le dessin. Il n'a sans doute pas le talent de nos modernes aqua-fortistes ; mais, tout de même, il fait, à ce que l'on assure, des dessins à la plume assez réussis. Il possède un volumineux album rempli de croquis ou de dessins fouillés, représentant pour la plupart des animaux domestiques ou des paysages familiers.

Lorsque le président Krüger est sollicité pour un emploi, il entend que le postulant soit en état de l'exercer honorablement, sinon, quelque soit le solliciteur, il est rudement rabroué.

Un de ses jeunes parents, disent les *Annales*, était venu le prier de lui procurer un emploi ; il le considéra un moment en silence, puis, tout d'un coup :

—Eh bien ! moi je ne puis rien faire pour vous, car les hautes situations de la République sont dans de fort bonnes mains, et quant aux petites places administratives, vous me paraissez trop bête pour les remplir.

Autre pays, autres mœurs, n'est-ce pas ?

CORRESPONDANCE

Un homme bien connu à Montréal nous écrit la lettre suivante :

Montréal, 13 novembre.

“ J'ai recueilli par charité un petit garçon d'une douzaine d'années, dont la mère, malade, a été longtemps à mon service. Cet enfant va, d'après mon choix, au “ Dufferin School.” Je n'ai pas voulu encourir la responsabilité de le mettre chez les bons Frères.

“ Il y a quelques jours, l'enfant fut averti par la maîtresse de sa classe (Miss Holden, je crois, classe No 9,) d'avoir à se munir d'un petit livre quelconque, du coût de cinq cents, (l'enfant ne parlant pas anglais, ou à peine, est dans la classe des petits.) Je donnai les cinq cents avec empressement, et l'enfant alla chez le libraire pour faire son achat. Le livre manquait. Le marchand déclara ne pouvoir le fournir avant deux ou trois jours. Bref, pour n'avoir pas rapporté son livre, l'enfant reçut des coups de lanières sur les poignets, assez rudement et en assez grand nombre pour rentrer à la maison les poignets tuméfiés.

“ Je porte ces faits à votre connaissance, monsieur le directeur, pour vous demander ce que vous en pensez et ce que, selon vous, je dois faire en l'occurrence.

“ Agrérez, etc., CHARLES X. . . .”

Ce que nous pensons de ces faits ? Nous pensons que, aussi bien chez les Anglais que chez les Romains (vulgo, catholiques), et cela grâce à la superbe indifférence du pouvoir civil, l'éducation, l'instruction et les égards que l'on doit à l'enfant ou à l'adolescent peuvent être, de part et d'autre, mis dans la même balance : le fléau en demeurera fixe. Les maîtres et les maîtresses sont tous des autocrates qui exercent un métier quelconque. Qu'ils disent la Bible ou le chapelet, ils vendent également la soupe, le sommeil, la brutalité et l'ignorance. Le côté noble de leur mission leur échappe totalement. Qui donc, du reste, le leur a jamais signalé ? Lorsqu'un gouvernement se désintéresse si complètement de cette bagatelle qu'on nomme l'Instruction publique, pour en laisser la direction exclusive aux bishops et aux évêques, il ne peut s'attendre qu'à la formation d'un personnel

enseignant (?!) composé de mercenaires ignares et brutaux. Voilà ce que nous pensons de notre système d'éducation, système dont on a fait voir les merveilles à M. Louis Herbette, qui en est "épaté."

Une pensée vous vient naturellement : " Mais il doit y avoir un remède à pareil état de choses ! "

Sans doute il y a un remède, et un remède efficace. Malheureusement nos hommes publics sont trop envoûtés, ils sont trop sous la domination du clergé pour oser recourir à ce remède radical, qui consiste à prendre sous son unique direction l'élaboration des programmes et des règlements. Nous exposerons notre plan à ce sujet au moment opportun, qui viendra, pensons-nous, au cours de la prochaine session provinciale.

Quant à ce que nous ferions à votre place, voici : Nous irions voir un bon avocat, et si la preuve des brutalités endurées par l'enfant pouvait être faite ; si nous avions un titre valable pour intervenir en faveur du petit, nous n'hésiterions pas : nous actionnerions civilement le chef responsable de l'établissement, et correctionnellement la demoiselle qui se permet de pareilles fantaisies de père fouettard.

Ça couperait court à toute discussion.

On se demandait qu'elle était l'utilité de Mgr Falconio, délégué papal au Canada. Cet éminent prélat est tout simplement le récepteur des bénédictions télégraphiques que le Saint-Père envoie sur demande à notre épiscopat. C'est ce qui s'est produit au cours des fêtes en l'honneur de Mgr Duhamel.

Le 11 courant, entre la poire et le fromage, nos prélats ont fait un petit signe à Mgr Falconio, et celui-ci adressa à Rome le télégramme suivant :

" Les Evêques du Canada, assemblés pour célébrer le jubilé épiscopal de l'archevêque d'Ottawa, offrent au Saint-Père leurs hommages respectueux, lui souhaitant longue vie et lui demandant sa bénédiction apostolique.

(Signé) FALCONIO.

Nos bons pasteurs ! il faut toujours qu'ils demandent quelque chose.

On remarquera l'égoïsme de nos évêques, qui demandent pour eux seuls une bénédiction qui ne coûterait pas plus cher à l'envoyeur, si elle était générale.

Les pauvres laïques, qui paient si cher pour entretenir le train luxueux de leurs évêques, auraient cependant besoin de bien des bénédictions semblables pour compenser leurs sacrifices.

A Rome on a fait les choses plus grandement. Voici la réponse :

“ Le Saint-Père remercie les évêques assemblés à l’occasion du jubilé épiscopal d’Ottawa, pour le sentiment filial qu’ils expriment et de tout son cœur bénit l’éminent archevêque et ceux qui l’entourent.

(Signé) M. CARD. RAMPOLLA.

“ Et ceux qui l’entourent ” c’est bien vague ; mais, enfin, il y avait une chance que les marmitons et les déboucheurs de bouteilles attrapassent un fragment de la précieuse bénédiction, et que par leur contact avec le vulgaire ils nous en fassent tous profiter dans une proportion congrue.

UNE PIERRE DANS LA MARE

Dans notre dernier numéro nous annoncions que la commission française du budget avait voté la suppression de l’ambassade du Vatican. Elle en a fait d’autres, cette commission. Elle a, notamment, décrété la laïcisation des services pénitentiaires, ce qui va faire du bien aux instituteurs chargés de famille, et la suppression des traitements aux vicaires. C’est un pas vers l’abolition du budget des cultes, ce qui dégrèverait le budget général de la jolie somme de 50 millions de francs.

Si cette somme était nécessaire pour faire boire et manger les servants et les desservants du culte, il ne conviendrait pas de lésiner ; mais la moyenne qui revient à chaque prêtre n’étant que de 1000 fr. par an (\$200) ce n’est vraiment pas la peine de payer si cher une platée d’os après lesquels il n’y a rien à ronger. 50,000,000 de francs partagés entre 50,000 prêtres, cela devrait faire 1000 fr. par tête, mais si l’on tient compte que les évêques et archevêques reçoivent un traitement variant de 10,000 à 15,000 francs ; si l’on considère que les vicaires généraux émargent pour 3,500 et 4,500 francs, on se rendra compte de la somme tout à fait insuffisante qui revient aux simples curés de campagne, la masse et la portion la plus intéressante du clergé.

Comment vivent-ils ? se demandera-t-on.

Mais avec le casuel, tout bonnement. Et vous pouvez croire que ce casuel est plus que suffisant pour les empêcher de maigrir, même pendant le carême.

En somme, le budget des cultes, du moins le chapitre qui comporte les *salaires* du personnel officiant, ne représente qu’un principe et ne répond à aucun besoin. Sa suppression soulagerait les contribuables et ferait grand plaisir à l’immense majorité des prêtres, qui cependant pousseront des cris d’écœurés lorsqu’on la décrètera.

Toujours la prunelle de Jésus.

LA FORTUNE DU PAPE

Comme don des fidèles, Léon XIII reçoit chaque année, selon les estimations les plus indulgentes, une somme de cent millions.

Comme legs provenant de moribonds à l'agonie, d'anciennes Madeleines soumises ou repenties, de vieilles douairières hypnotisées, il reçoit encore cent millions environ.

Ces millions lui permettent d'entretenir son palais du Vatican.

Celui-ci a plus de 2,000 chambres confortables autant que bien meublées ; les jardins du Vatican, qui sont les plus beaux du monde, ont plusieurs milliers d'hectares.

Il possède 3,000 maisons, fermes, châteaux, couvents, pensionnats ; 30,000 hectares labourables, prés, bois, landes.

Dans le palais du Vatican, il y a à son service 3,000 prélats, évêques, chanoines, capucins, jésuites, moines de toute espèce.

Dans ses caves, 200,000 bouteilles de Bourgogne, Bordeaux, Porto, Madère, Malaga, Alicante, Xérès, Lacryma-Christi, plus 25,000 bouteilles de cognac extra-vieux, fine champagne, rhum, y compris les bénédictine, trappistine, chartreuse, etc., etc.

Le Pape a une bibliothèque de 40,000 volumes du plus grand prix.

Sa galerie de portraits vaut dix millions : son musée de peinture, soixante millions ; sa collection de médailles et vieilles monnaies, deux millions et demi ; sa collection d'objets d'art, or, argent, bronze, etc., vaut vingt millions.

Il y a dans son écurie 50 chevaux pur sang.

Le mobilier des appartements du Vatican vaut 17 millions.

Avouons que tout cela est coquet pour le représentant du Dieu de la pauvreté, pour le descendant du charpentier de Nazareth !

LA SAINTE ÉGLISE

Céder ou plutôt transiger. Car la religion, même chez des sauvages, ne s'avoue jamais battue. L'Église montre les dispositions les plus pacifiques, le tempérament le plus conciliant, dès qu'elle rencontre des gens décidés à passer outre ; elle est alors admirable dans les compromis, ingénieuse à trouver des accommodements avec le ciel. Envers les violents elle a des trésors d'indulgence, leur laisse " ravir le ciel ; " mais, envers ceux qu'elle soupçonne de faiblesse, son arrogance ne connaît pas de bornes ; envers les vaincus, elle ne connut jamais de pitié.

ELISÉE RECLUS.